

Bach par-delà les temps danse !

Mieux que des adieux, cette épitaphe en guise d'au revoir de Jean Cocteau parti en 1963 : « je reste avec vous », qui sont ses derniers mots écrits comme en 1946 une Passacaille reliant le Jeune homme et la Mort. Aussi, dépassant les vanités à l'instar de Bach qui survit à toutes, éphémères, aurait-il pu très bien dire et ajouter combien parfois, hélas, « le vrai tombeau des morts, c'est le cœur des vivants ». Mais lui, l'artiste de génie, demeure en dedans de nous, insufflant un air du temps jadis qui n'a pas d'âge...

On prétend que Jean-Sébastien Bach n'a pas écrit pour le ballet car, en effet, il ne semble pas qu'il ait reçu de commande pour de Menus plaisirs, ni à la cour de Weimar, ni à celle de Köthen qui lui préférerait plutôt sa musique sacrée emplissant le temple, ni à Leipzig où son inépuisable imagination sécrète cantates, oratorios, motets, chorals, messes, avec chœur d'introduction, récitatifs, arias, souvent remplacées par des duos ou par des trios, œuvres puissamment enracinées dans la Bible de Luther, empreintes du sens profond du verbe, et comme touchées par la couleur de sa parole ; mystique d'une voie céleste – illumination de la voix des anges.

A son époque néanmoins, Bach est demeuré étranger aux vogues, hors des sentiers battus de ses contemporains, les baroques qui, tels Rameau, Couperin, Scarlatti, Telemann ou Haendel, avaient vocation à divertir les Grands par des bals, des ballets, des opéras. Mais que penser cependant de sa dernière œuvre inachevée, son contrapuntique *Art de la fugue* suspendu entre 1747 et 1750 ?

Aux XVIIe et XVIIIe siècles, la musique instrumentale noble ne se concevant pas indépendamment de la belle danse, il paraît aller de soi que la règle vaille aussi pour Jean-Sébastien Bach.

Malgré son peu d'inclination pour les mondanités, et donc par extension, pour ses agréments, ses ornements et ses parures dont la danse, toute mesurée fût-elle, que dire en outre et que penser de ses *Variations Goldberg* qui constituent le socle même de la littérature pour clavecin, instrument voué à la belle danse par excellence ? Sans parler non plus ni des préludes, ni des sonates et autres pièces légères de virtuosité, dont les *Concertos brandebourgeois* composés à la cour de Köthen, tout ce brillant était surtout prédestiné aux seigneurs de Weimar. Toutefois, même si un tel répertoire pût en apparence sembler léger, il ne constituait néanmoins pas une fin en soi pour Bach qui mettait dans ses pièces de bravoure sa glorieuse inspiration, une certaine transcendance qui ne se nommait certainement pas comme telle mais qui se rapportait sûrement à la mesure de sa foi. De sublime et de beauté, l'œuvre de Bach en est toute débordante. Cependant sa fin passa quasiment inaperçue, et ce n'est que, tardivement, à l'occasion du centième anniversaire de sa mort en 1850, que l'on imprima et exhuma ses concertos ; puis au XXe siècle, c'est là qu'il revient à lui dans nos mémoires oubliées, paradoxalement grâce à la danse et au ballet qui ressentent à travers Nijinski, son fervent admirateur, le véritable lyrisme de sa musique. Ses contemporains, face à l'austérité du personnage, ne pouvaient soupçonner qu'il allait être un jour un modèle pour la vie artistique des générations futures, son influence et le développement de la technique instrumentale ainsi que les trouvailles en écriture et composition musicale, scénique, chorégraphique, théâtrale ou cinématographique précipitant de nouveaux langages. A ce titre, songeons, par exemple, à l'univers de Claude Lelouch ou de Jacques Demy que Michel Legrand fait vibrer en inscrivant leurs lignes dans le sillage du plus humble des virtuoses. Mais aussi voyons combien un musicien tel Jacques Loussier

œuvre à son tour au rayonnement de cette musique solaire et apollinienne quand il improvise *Play Bach* ovationné depuis 1965 à travers des formes ouvertes et multiples qui appartiennent, elles, au monde du jazz, et en l'occurrence aux scènes internationales. Oui, plus que tout, Jean-Sébastien Bach a des choses à dire et à faire encore ! Reconnaissons-lui sa filiation depuis les plus modernes aux plus néoclassiques en passant par les nouveaux baroques d'aujourd'hui : premiers modernes, Ted Shawn chorégraphiant *Bach*, Doris Humphrey avec *Air for the G. String* (1928) ; premiers néoclassiques, Roland Petit et *Le Jeune homme et la Mort* (1946), George Balanchine et son *Concerto barocco* (1940), Maurice Béjart et *L'Art de la barre* (1965) ; premiers contemporains, Steve Paxton, Trisha Brown ou bien William Forsythe dans *Artifact* (1984) – le plus classique en l'occurrence des contemporains, le plus contemporain des classiques ; premiers baroques contemporains dont Francine Lancelot qui avec Rudolf Noureev, lui règle un solo, *Bach suite*, le 26 avril 1984 au Théâtre des Champs Elysées dans le cadre des spectacles du Ballet de l'Opéra de Paris. Elle note à ce propos l'intemporalité des portées s'incarnant en l'étoile, accédant et nous hissant de même à l'enchantement d'une musique étincelante, presque magique de clairvoyance. Tous ces contemporains depuis le XXe siècle et surtout depuis les années 80-90, continuent à s'enrichir de lui, nourrissant leur vocabulaire moderne, voire quelquefois expérimental, à la source de son baroque, étendant ainsi leur imaginaire propre à celui disparu mais intemporel du J.-S. Bach que Dominique Bagouet a revisité aussi pour sa part, avec tant d'amour et tant d'émotion dans *So Schnell* (1992). Cette pièce de répertoire devenue chef-d'œuvre, articule audacieusement la musique industrielle des machines à tricoter de son enfance familiale et la cantate bwv 26 de ses réminiscences intimidées, pour épandre subtilement quelque interrogation et méditation sur l'existence, pour livrer à la scène chorégraphique quelque contemplation sur la vie humaine « combien vaine, incertaine, (...) naissant comme le brouillard, bientôt se dissipant, [devant] tomber et disparaître » en Eternité...).

2

Aussi Jean Cocteau voyait-il juste quand il regrettait et déplorait que « le vrai tombeau des morts, c'est le cœur des vivants ».

Valérie Colette-Folliot

pour les 25 et 26 juin 2010 au Conservatoire de Rouen.